



HAL
open science

Louis-Alexandre Pougeois et Jean Michel Vansleb : deux savants à Bourron

Dominique Casajus

► **To cite this version:**

Dominique Casajus. Louis-Alexandre Pougeois et Jean Michel Vansleb : deux savants à Bourron. Culture & Patrimoine. La revue des Amis de Moret et de sa Région, 2024, 248, pp.10-21. hal-04541589

HAL Id: hal-04541589

<https://hal.science/hal-04541589v1>

Submitted on 10 Apr 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La revue des Amis de Moret et de sa Région

Culture & Patrimoine



1^{er} trimestre 2024 – n° 248

Numéro : 6,50 euros - Dépôt légal 2024 - ISSN 2106-9999

Sommaire

<i>Éditorial</i>	3
<i>Jérôme de Roys de Lédignan Saint Michel. In memoriam</i>	4
<i>Le maire de Moret et la protection de l'enfance : la garde des nourrissons</i>	7
<i>Louis-Alexandre Pougeois et Jean Michel Vansleb. Deux savants à Bourron</i>	10
<i>L'exposition « Si la Légion d'honneur m'était contée »</i>	22
<i>La visite des élèves du collège Alfred Sisley</i>	26
<i>Compte rendu de l'assemblée générale du 6 janvier 2024</i>	27
<i>Agenda du 2^{ème} trimestre 2024</i>	28

ILLUSTRATION DE COUVERTURE : Vue du Chateau de St. Ange du côté du jardin, Gravure de L. C. de Caumartin (1694). Collection géographique du marquis de Paulmy © Bibliothèque nationale.

Louis-Alexandre Pougeois et Jean Michel Vansleb : deux savants à Bourron

Comme les lecteurs s'en souviennent, notre revue a réédité dans son dernier numéro un texte publié en 1889 par Octave Feuillet, le bibliothécaire du palais de Fontainebleau de juin 1868 à la chute du second Empire. Jérôme de Roys y avait adjoint un appareil critique qui amorçait à ses yeux un travail plus ample auquel il comptait donner une suite dans le présent numéro. Mais, au début de janvier, alors que nous voyions tous, le cœur serré, combien la maladie avait progressé, il nous annonça que ce travail était désormais au-dessus de ses forces et nous laissa entendre qu'il souhaitait que d'autres le poursuivent. Puisse le présent article, respectueusement dédié à sa mémoire, n'être pas trop indigne de cet ultime souhait.

Rappelons pour l'introduire quel était le propos du bibliothécaire impérial. Dans une prose un peu convenue mais non dénuée du charme sucré qu'on peut encore trouver, par exemple, à celle d'Alphonse Daudet, il relatait comment il avait rendu service à « un vieux prêtre » venu un jour lui conter « son histoire d'une voix fort émue ».

Il se nommait l'abbé Pougeois, poursuivait-il. Il était depuis sa jeunesse curé de Bourron, village situé à quelques kilomètres de Fontainebleau, au-delà de la forêt. Très lettré pour un curé de village, il avait découvert qu'un savant orientaliste du temps de Louis XIV, le Père Vansleb, dominicain, tombé dans la disgrâce de Colbert, était venu mourir à Bourron après y avoir exercé les modestes fonctions de vicaire.

Le vieil homme avait consacré à Johann Michael Wansleben – personnage plus connu en France sous le nom de Jean Michel Vansleb – un volumineux ouvrage où il retraçait son aventureuse vie et entreprenait de réfuter les allégations qui avaient conduit à sa disgrâce et ternissaient encore sa mémoire. Jacques-Joseph Champollion-Figeac, frère aîné du grand égyptologue et prédécesseur de Feuillet à la bibliothèque du palais, l'avait encouragé à l'écrire, en se faisant fort de lui procurer l'aide nécessaire à sa publication. Mais voilà que Champollion-Figeac venait de mourir et, nous dit Feuillet sans reculer devant l'emphase, l'abbé voyait « le long et cher travail de sa vieillesse cruellement stérilisé, son manuscrit condamné à un éternel incognito, et le Père Vansleb, son héros, retombé pour jamais dans l'oubli de la postérité ». Le nouveau bibliothécaire entra donc en scène (et se mit complaisamment en scène), l'empereur accorda trente napoléons et *Vansleb, savant orientaliste et voyageur, sa vie, sa disgrâce, ses œuvres* parut en 1869, édité conjointement par J. Pougeois¹ et par Didier et Cie.

Ce n'était pas là le dernier livre de l'abbé Louis-Alexandre Pougeois puisque plus d'un foyer morétain conserve dans sa bibliothèque (ou son grenier) l'une ou



**Jacques-Joseph Champollion-Figeac (après 1866),
artiste inconnu. © Académie des Sciences de Turin.**

l'autre des éditions successives (1875, 1889, 1928, 1987, 2001, si je n'en oublie pas) de *L'antique et royale cité de Moret-sur-Loing*, ouvrage écrit après qu'il fut devenu en 1872 curé-doyen de Moret-sur-Loing et dont on se gardera ici d'évaluer la fiabilité historique pour retenir seulement que sa lecture ne manque pas d'agrément². Ce n'était pas non plus son premier livre puisque l'éditeur J. Pougeois avait publié deux livres de lui en 1868 : *L'Abyssinie, son histoire naturelle, politique et religieuse depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de Théodoros* et *L'Abyssinie, description géographique et physique de cette contrée, ses habitants, leurs mœurs*.

La page de garde de son *Vansleb* lui attribue encore trois autres livres : le *Panégyrique de sainte Bathilde*, qui est en réalité un article paru en 1854-1855 dans *La Tribune sacrée. Écho du monde catholique* ; *Le général de La Moricière. Vie militaire, politique et privée* (1866, Paris, Lethielleux), qui n'est pas de lui mais de son frère l'abbé Étienne Pougeois ; *L'encyclique et l'épiscopat français* qui n'est pas non plus de lui et où « Pougeois » n'apparaît que comme nom d'éditeur (sans doute le J. Pougeois qu'on a vu apparaître comme son éditeur ou co-éditeur). Même en retranchant les attributions erronées, cela fait une belle production – surtout qu'il faut y ajouter encore les six tomes d'une *Histoire de Pie IX et de son pontificat* parus entre 1877 et 1886 – et notre abbé mériterait assurément une biographie au moins intellectuelle, que quelques auteurs ont d'ailleurs déjà esquissée, que Jérôme de Roys appelait de ses vœux, et à laquelle le présent article ne sera qu'une très modeste contribution³. J'y parlerai de son *Vansleb* et aussi de Vansleb lui-même puisqu'il est le héros du livre et que, y ayant fini ses jours, il appartient un peu à l'histoire de notre région.

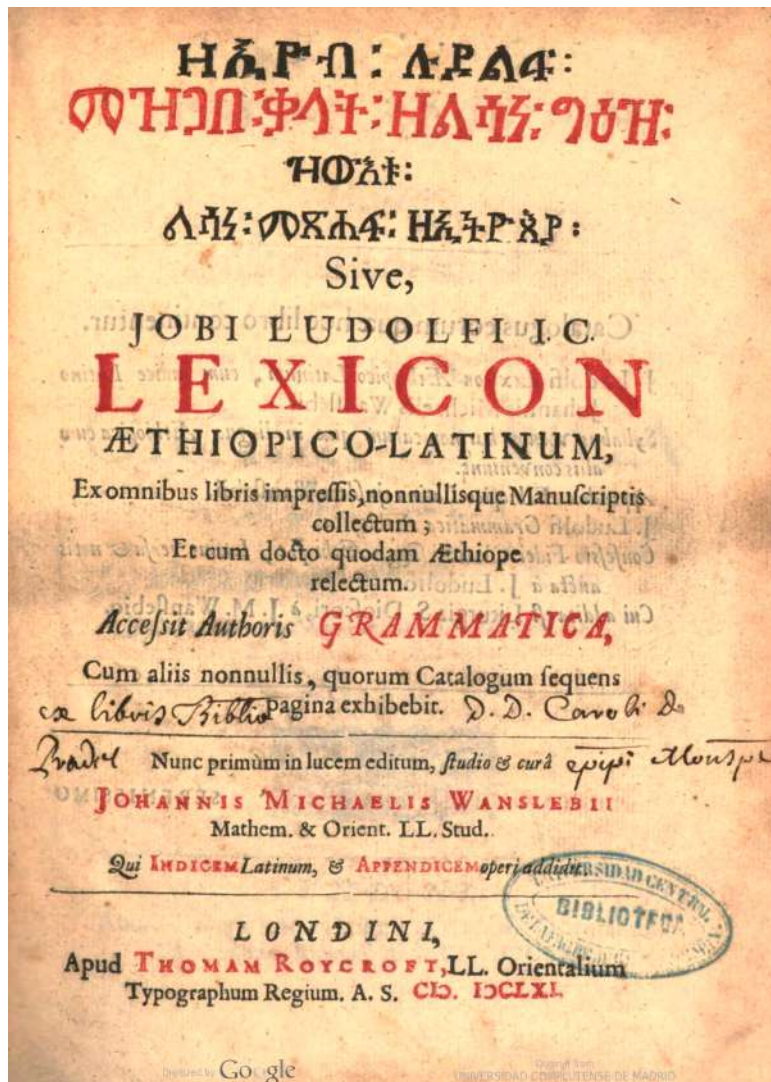
J'ignore si Pougeois avait effectivement craint un instant que Jean Michel Vansleb retombe « pour jamais dans l'oubli de la postérité », mais, eût-il eu le pouvoir de lire dans l'avenir qu'il aurait su sa crainte infondée. Vansleb est aujourd'hui très présent dans les publications des historiens de l'orientalisme et, si bon nombre d'entre eux citent à l'occasion le *Vansleb* de Pougeois – plutôt avec faveur malgré quelques réserves –, ils auraient eu matière à écrire même si le manuscrit du bon abbé n'avait pas trouvé d'éditeur. Au point qu'on peut voir dans Vansleb une figure éminente de l'histoire des études orientalistes, comme le dit hautement Alistair Hamilton dans l'introduction de la récente édition d'un de ses journaux de voyage :

Johann Michael Wansleben, ou Jean Michel Vansleb comme on l'appelait en France, est connu pour trois grandes réalisations. Il a rassemblé plus de 580 manuscrits orientaux pour Louis XIV. Il a écrit un ouvrage sur les Coptes, son *Histoire de l'Église d'Alexandrie* publiée en 1677, qui était de loin la meilleure étude du genre et qui peut encore être consultée avec profit. Et, dans deux de ses publications, la *Relazione dello stato presente dell'Egitto* (Paris, 1671) et surtout la *Nouvelle relation en forme de journal, d'un voyage fait en Égypte... en 1672 & 1673* (Paris, 1677), il fournit une remarquable description de l'Égypte qui, à bien des égards, anticipait la grande *Description de l'Égypte* des savants qui accompagnèrent Napoléon en Orient à la fin du dix-huitième siècle. L'ouvrage a également été utilisé par des chercheurs ultérieurs comme une source inestimable de statistiques. D'autres de ses réalisations sont moins connues. Tout d'abord, il a fait un certain nombre de découvertes anthropologiques et archéologiques en Égypte qui ont rarement été reconnues à leur juste valeur. Il a exploré de manière exceptionnelle le pays et son histoire sur la base d'informations contenues en partie dans les manuscrits qu'il collectionnait pour la couronne française et en partie fournies par ses amis coptes. Ses enquêtes se sont étendues à l'administration politique et économique ottomane et à d'innombrables aspects de la vie quotidienne à une époque qui a été peu étudiée par les historiens postérieurs. Enfin, il faut ajouter les immenses mérites de Wansleben en tant qu'éthiopisant, copiste et découvreur de manuscrits éthiopiens qui, s'il avait vécu plus longtemps, aurait probablement pris sa place comme le plus grand spécialiste de l'Éthiopie du XVII^e siècle. [ma traduction]⁴

Qu'on me pardonne cette longue citation ; elle vise à montrer, s'il en est besoin, que Vansleb n'était pas indigne des labours que Pougeois lui a consacrés. Curieusement, celui-ci ne va pas aussi loin dans la louange :

Celui dont nous esquissons l'histoire, écrit-il dans son introduction, peut figurer avec honneur parmi les hommes dignes de fixer l'attention des savants. Il a brillé avec quelque éclat, et a disparu prématurément. Mais le rayon de lumière qu'il a projeté a marqué sa trace. S'il avait pu poursuivre, son nom serait aujourd'hui en faveur, et occuperait peut-être sa place parmi les plus illustres. Il ressemble maintenant à un édifice inachevé, auquel manque le couronnement ; on se contente d'admirer ce qu'il pouvait être. Son nom reste tronqué comme sa vie, et l'on ne saurait le placer au nombre des hommes incomparables qui ont fait donner à son siècle le nom de *grand*. Rien ne lui manque, si ce n'est le temps, pour faire son chemin côte à côte avec les premiers génies de cette époque. Hélas ! les siècles, comme les hommes, sont souvent ingrats envers ceux qui les ennoblissent ! Assailli d'un éclat de foudre arraché par surprise à la colère d'un grand ministre, il succomba quand il allait atteindre au pinacle de la renommée.⁵

Les deux hommes s'accordent en tout cas à déplorer que Vansleb ait précocement disparu (il avait 44 ans quand il a fini ses jours à Bourron). Et on comprend aussi par Pougeois que sa vie fut marquée par le malheur. Disons donc un mot sur cette vie, et ce sera une belle histoire⁶.



Page de titre du *Lexicon Aethiopico-Latinum* de Ludolf édité par Vansleb (1661). © Universidad Complutense de Madrid.

Né en 1635 à Sömmerda, près d'Erfurt, Vansleb était le fils d'un pasteur luthérien dont il semble avoir reçu très jeune ses premières leçons de langues orientales. À la fin de 1656, peu après qu'il eut complété ses études de philosophie et de théologie à l'université de Königsberg, il se fit mercenaire – par patriotisme selon Pougeois, par besoin d'argent selon Hamilton – dans l'armée du roi de Suède Karl X Gustav qui marchait sur la Pologne. Il suivit son régiment dans les allers et retours de la campagne, d'abord vers l'est jusqu'au centre de l'actuelle Pologne, puis vers l'ouest jusqu'à Flensburg, où il rompit son engagement. Après avoir en vain espéré rejoindre une expédition commerciale à Smyrne puis une autre vers les Indes orientales, et traversé de nouvelles difficultés d'argent, il finit, en février 1658, par revenir à Erfurt. C'est là qu'intervint la rencontre qui

allait déterminer la suite de sa vie : il devint le pensionnaire et l'élève de Hiob Ludolf, alors le plus grand éthiopianisant de l'Europe. L'intérêt pour les études éthiopiennes dans l'Allemagne luthérienne d'alors tenait en partie à ce qu'on croyait les dogmes et les rites de l'Église éthiopienne – réputés d'une haute antiquité – plus proches de ceux de l'Église luthérienne que de ceux de l'Église romaine. Ludolf, qui partageait ces vues, souhaitait qu'un voyageur se rende sur place pour les confirmer et recueillir par la même occasion autant d'informations que possible sur la région. Les progrès de son jeune élève furent si rapides qu'il songea très vite à lui confier cette tâche. Il l'envoya cependant d'abord à Londres en octobre 1660 pour surveiller l'impression de son dictionnaire Éthiopique-Latin (*Lexicon Aethiopico-Latinum*)⁷, tâche dont Vansleb s'acquitta non sans se permettre un certain nombre de retouches éditoriales qui ne furent pas tout à fait du goût de son maître – prémices d'une animosité qui n'allait pas manquer d'avoir des effets par la suite.

En juillet 1663, Vansleb se mit donc en route avec les subsides, assez maigres, du duc de Saxe-Gotha Ernest le Pieux, le protecteur de Ludolf. Il atteignit Le Caire en janvier 1664 après avoir pris la mer à Livourne et séjourné quelque temps à Alexandrie, mais les dignitaires coptes rencontrés sur place lui déconseillèrent de pousser jusqu'en Éthiopie tant un tel voyage leur paraissait périlleux. Il n'alla donc pas plus au sud que la moyenne Égypte, ce qui ne l'empêcha pas de mettre à profit son séjour pour recopier les manuscrits éthiopiens qu'il put trouver dans les monastères coptes, se perfectionner en arabe et recueillir des données sur l'histoire de l'Église d'Alexandrie. De retour à Livourne en février 1665, il allait demeurer en Italie jusqu'en 1670. Il fréquenta le collège maronite de Rome, recopia les manuscrits éthiopiens qu'il trouva dans les bibliothèques de Florence et du Vatican et prépara une édition critique du *Liber Synodorum* (« le livre des synodes »), un recueil de textes pseudo-apostoliques tenus pour canoniques dans l'Église éthiopienne.

En bref, il devint un savant fort estimé des nombreux orientalistes qu'il eut l'occasion de fréquenter (parmi lesquels on trouve même l'illustre Athanase Kircher, auteur, entre bien d'autres choses, de spéculations sur les hiéroglyphes que les travaux de Champollion le Jeune ont rendues caduques), mais ce n'était pas vraiment la mission que Ludolf et Ernest le Pieux lui avaient assignée. Et surtout, ce que ceux-ci prévoyaient encore moins, il se convertit au catholicisme et, au début de 1668, entra comme novice des Dominicains au couvent romain de Sainte-Marie, sur la Minerva. Il continua tout de même à correspondre pendant quelque temps avec Ernest le Pieux, mais c'en était trop pour un Ludolf dont les venimeuses libelles allaient le poursuivre jusque dans la tombe.

On ne sait trop quoi penser de cette conversion. Pougeois ne met pas en doute sa sincérité. Plus réservé, Hamilton se demande si Vansleb, qui ne fut jamais un catholique bien fervent ni non plus un luthérien très zélé, n'a pas été mû par des raisons autres que religieuses : l'Italie avait plus d'intérêt pour un orientaliste comme lui que l'Allemagne (les choses ont apparemment changé dans les siècles suivants) et l'appartenance à un ordre religieux avait l'avantage de lui permettre de poursuivre sans inquiétude du lendemain des études orientalistes qui auront été l'essentiel de sa vie. Alessandro Bausi⁸ avance une hypothèse moyenne, que Hamilton semble d'ailleurs ne pas exclure : quelles qu'aient été ses autres motivations, c'est peut-être *aussi* par scrupule de savant que Vansleb est passé du luthéranisme au catholicisme. Il avait été chargé par Ludolf de confirmer une hypothèse. S'il n'avait pas pu atteindre l'Éthiopie, les documents qu'il avait recueillis en Égypte, notamment le *Liber Synodorum*, avaient infirmé l'hypothèse : sur des points essentiels (tel le dogme de la transsubstantiation), les Éthiopiens, tout comme d'ailleurs les Coptes d'Égypte, étaient en plein accord avec Rome. Il en avait donc tiré les conséquences. Après tout, nous savons depuis au moins saint Augustin que, sur les obscurs chemins de la foi, les mouvements de l'intellect peuvent avoir leur part. Voici comment Vansleb a présenté les choses (non sans une part d'apologie personnelle) dans des circonstances dont je vais dire un mot plus loin :

C'est à cause de ce livre [le *Liber Synodorum*] et de quelques autres que j'ai pris le chemin de l'Égypte, pour le cas où je pourrais l'acquérir là-bas, ou bien en Éthiopie, ayant reçu d'un certain prince allemand [le duc Ernest le Pieux] les instructions pour ce voyage. [...] En outre, avec l'aide de la grâce de Dieu, j'ai compris de façon claire en lisant ce livre que le bavardage des Luthériens au sujet de leur accord avec les Éthiopiens était totalement infondé. Bien au contraire ce livre m'a appris que l'Église éthiopienne (qui est pourtant ancienne, et avant qu'elle ne se fût séparée de l'Église romaine) était dans le même sentiment à propos de presque tous les articles de la foi que cette même Église catholique. [suit une énumération des articles de foi en question] À quoi s'ajoutent beaucoup d'autres choses que l'Église romaine enseigne et suit ; toutes ces choses sont clairement démontrées dans [mes] notes à ce *Liber Synodorum*, chacune à sa place. En conséquence, je n'ai pas hésité, aussitôt arrivé à Rome, à abjurer l'hérésie luthérienne et, pour la grande gloire de Dieu et de [notre] sainte Mère l'Église, à traduire ce livre, à l'enrichir de notes, pour qu'il apparaisse à tout l'univers combien il est vain pour les hérétiques de chercher secours auprès des Églises orientales. [ma traduction]⁹

Sa réputation parmi les catholiques dut s'étendre puisque, en 1670, il fut invité en France par l'évêque de Montpellier François Bosquet, homme de haut savoir et grand bibliophile, et vint s'installer à Paris au couvent dominicain de la rue Saint-Honoré. Là, on lui fit bientôt rencontrer Colbert, qui était justement soucieux de développer en France les études orientalistes et souhaitait – bien qu'il ne partageât pas, que je sache, les préoccupations religieuses de Ludolf et d'Ernest le Pieux – que des contacts soient établis entre la France et l'Éthiopie. Vansleb avait préparé cette rencontre dès avant son arrivée en France, en rédigeant à l'attention du ministre un bref état de ses travaux où il prenait bien soin de se présenter à la fois comme un savant, ce qu'il était indubitablement, et comme un bon catholique, ce qu'il était peut-être aussi. C'est de ce document (le *Conspectus operum aethiopicorum*) que j'ai tiré le passage cité plus haut.

Vansleb allait donc, sous l'égide d'un nouveau protecteur aussi pingre que le précédent, se lancer dans un nouveau voyage vers le Levant. Colbert avait chargé Pierre de Carcavi, le responsable de la bibliothèque du roi, de rédiger les instructions auxquelles le voyageur devrait se conformer. Pougeois les reproduit *in extenso*, d'après un cahier retrouvé dans les papiers de Vansleb et qu'il suppose avoir été « le texte même que le voyageur portait avec lui en Orient¹⁰ ». L'exorde en est ainsi libellé :

Instructions pour M. Vansleb s'en allant au Levant
Le 17 mars 1671

Le principal dessein du roi pour les voyages qu'il ordonne au Sr Vansleb de faire dans le Levant, étant d'y rechercher et envoyer ici la plus grande quantité qu'il pourra de bons manuscrits et de médailles anciennes pour sa bibliothèque, il y apportera un soin particulier, et tel qu'on se le promet de sa diligence et affection au service de Sa Majesté.

Longues de plusieurs pages, on constate avec surprise que ces instructions ne parlent pas de l'Éthiopie, hormis dans une apostille ajoutée de la main du ministre et qui s'adresse à Carcavi plutôt qu'à Vansleb :

Je n'entends pas cette instruction, d'autant que vous m'avez proposé le sieur Vansleb pour aller en Éthiopie, et cette instruction n'en dit pas un mot, et puisque tout ce qui est dans cette instruction peut être fait par l'ambassadeur de France à Constantinople, ou par ses ordres.

Comme on le voit, entre Colbert et Carcavi, l'accord n'était pas parfait. Le premier voyait avant tout en Vansleb un homme capable d'établir un premier contact avec un pays dont l'alliance pourrait être utile à la couronne, le second attendait de lui qu'il découvrit des manuscrits et des médailles susceptibles d'enrichir la bibliothèque dont il avait la garde, et fit en même temps « des observations de plusieurs autres choses utiles, qui seront très-agréables à Sa Majesté » : on lui demandait ainsi de rapporter des descriptions « autant justes qu'il pourra, des palais et bâtiments principaux, tant antiques que modernes », de recueillir des inscriptions anciennes, des échantillons

de minéraux et même, si possible, des animaux empaillés. Disons d'emblée que Vansleb allait combler les attentes de Carcavi (y compris pour les animaux empaillés) mais pas celles de Colbert, lesquelles, à supposer qu'elles aient été portées à sa connaissance, n'ont pas laissé d'autre trace écrite, du moins à ce moment du voyage, que l'apostille citée plus haut. Bien des déboires allaient s'ensuivre pour lui.

Vansleb s'embarqua à Marseille le 26 mai 1671 et débarqua le 27 juin à Tripoli du Liban, après avoir fait escale à Malte et à Chypre. Il fit ensuite un séjour en Syrie et dans l'actuel Liban qui se prolongea jusqu'au 16 mars de l'année suivante, date à laquelle il reprit la mer pour débarquer à Damiette le 18 mars. C'était le début de son deuxième voyage en Égypte, qui fut aussi fructueux que le premier et prit fin le 20 octobre 1673. Il avait envisagé de remonter le Nil jusqu'à la première cataracte mais, des bruits ayant couru qu'il risquait d'y être en butte à l'hostilité d'un gouverneur local, il ne poussa pas plus loin, cette fois encore, que la moyenne Égypte. Et pour ce qui est de l'Éthiopie, je ne pense pas qu'il ait vraiment eu l'intention d'y aller. La suite de son voyage le conduisit dans l'actuelle Turquie, toujours en quête de manuscrits.

Le 20 mars 1675, à cours de ressources, il écrivit à Colbert, en se disant prêt, selon ce qui lui serait demandé, à continuer ses recherches sur place, à revenir en Égypte ou même à se diriger vers la Perse. Il avait au préalable fait parvenir au ministre un extrait de son journal de route en italien et une version, également en italien, de l'*Histoire de l'Église d'Alexandrie* qu'il venait de mettre au net et dont il avait commencé à assembler les éléments dès son premier séjour en Égypte. La réponse, datée de juin 1675 et rédigée par Carcavi au nom de Colbert, ne fut pas celle qu'il espérait. Il lui était reproché de ne pas avoir tenu compte des instructions reçues, et surtout de se mêler d'affaires qui ne le regardaient en rien :

Vous ne parlez dans ce Journal [le journal envoyé par Vansleb] que des visites que vous faites, des régales que vous recevez de vos amis et de la bonne ou mauvaise humeur des Consuls. Voyez, s'il vous plaist, vos Instructions, il n'y a rien de tout cela, et comme le tems et encore la despence nous sont considérables, vous voulez bien que je vous dise que vous deviez mieux mesnager l'un et l'autre. Vous auriez assurément fait quelque chose davantage pour vous, et nous aurions aussy reçu une bien plus grande quantité de bons livres, de médailles et de curiosités naturelles, que vous ne nous en avez pas envoyé. Nous voyons bien maintenant la cause de la mauvaise satisfaction que vous avez reçu des Consuls et dont vous vous estes plaints si souvent. Pourquoy vous mesler de leurs affaires? Avez-vous pas esté envoyé en Levant pour estre leur censeur et pour passer pour homme du Roy? Je m'estonne que, dans la créance que vous leur avez fait naistre de vostre prétendue inspection, il ne vous ayent encore plus mal traité. Vous n'aviez qu'à vous occuper à ce dont vous estiez chargé, borner vos employes aux recherches qui vous sont ordonnées, et agir comme un particulier qui va dans le pays pour ses affaires. Les passeports que Monseigneur a eu la bonté de vous faire expédier et les lettres qu'il a escrites en vostre faveur ne sont que pour vostre seureté, non pas pour vous donner occasion de vous ingérer à quoy que ce soit au delà de vos Instructions. Lorsqu'il a besoin de quelque autre chose, il sçait bien le demander, quand il luy plaist, à ceux qui sont préposez pour luy en rendre conte.¹¹

Le 4 juillet 1675, une autre lettre suivit, signée de la main de Colbert. Le ministre lui faisait savoir que des fonds allaient lui être envoyés et semblait reconnaître que les envois précédents n'avaient pas été très réguliers. Mais il poursuivait par des reproches et des ordres très fermes :

Cependant je suis bien aise de vous dire que vous deviez vous attacher plus régulièrement à l'exécution de l'Instruction que je vous ay donnée avant vostre départ. Vous sçavez que ma première intention a esté de vous faire passer en Ethiopie pour reconnoistre ce pays là et pour en tirer tout ce qui pouvoit contribuer à satisfaire la curiosité du Roy. Il est vray que je vous avois chargé de rechercher avec soin tous les manuscrits que vous pourriez trouver dans le Levant, *en faisant le chemin*, les séjours et les diligences nécessaires pour pouvoir entrer

dans ce pays ; il est vray que vous avez acheté et envoyé un assez grand nombre et d'assez bons manuscrits ; mais, au lieu de continuer vostre voyage, vous avez pris le chemin de Constantinople, où vous n'estiez nullement nécessaire et où la présence de l'ambassadeur du Roy rendoit la Vostre tout à fait inutile.

Mon intention est donc que vous partiez de Constantinople aussytost que vous aurez receu cette lettre et que vous vous en retourniez, par la Sirie et par la Palestine, au Caire pour chercher, de ce lieu-là, les moyens d'entrer dans l'Ethiopie, et dans ce voyage, depuis Constantinople jusqu'au Caire, vous rechercherez soigneusement tous les manuscrits et autres curiosités contenues dans vostre Instruction, pour en faire amas, les remettre entre les mains des consuls et les envoyer diligemment à Marseille. [...]

J'ay leu le manuscrit de l'Histoire de l'Église d'Alexandrie, que vous m'avez envoyé, et vous devez observer que vous faites mention dans cette histoire de quelques manuscrits, qui paroissent estre bons, qui devoient estre à la Bibliothèque du Roy au lieu d'estre en vos mains, ainsy que vous le dites. Je vous dois dire cependant que vous ne devez pas employer vostre temps à composer des volumes de cette nature, et il suffira que vous en preniez toutes les connoissances pour y travailler lorsque vous serez repassé en France. [mes italiques]¹²

Il y a dans cette lettre des éléments surprenants quand on a en tête les instructions initiales rédigées par Carcavi : la mission était bel et bien d'aller en Éthiopie, et c'est seulement sur la route (*en faisant le chemin*) que Vansleb était prié de recueillir des manuscrits. Carcavi avait certes laissé à la « prudence » du voyageur le choix de l'itinéraire, mais, prudence ou pas, Constantinople n'était vraiment pas sur le chemin de l'Éthiopie. De plus, sans dire un mot sur le manuscrit de l'*Histoire de l'Église d'Alexandrie*, le ministre faisait observer que Vansleb aurait dû attendre son retour en France pour le rédiger. Quant au journal de route dont le voyageur avait fait envoyer une copie au ministre, on a vu dans la lettre de Carcavi du 20 mars que son destinataire ne l'avait pas trouvé à son goût. Vansleb n'avait apparemment pas compris qu'on n'en use pas avec un ministre du plus grand roi de l'univers comme il l'avait fait avec ses précédents protecteurs. Ernest le Pieux s'était beaucoup amusé des extraits de journal qu'il lui envoyait lors de son premier séjour en Égypte ; lorsque, après son retour en France, il dédia au grand-duc de Toscane, un de ses bienfaiteurs lors de son séjour en Italie, sa *Relazione dello stato presente dell'Egitto*, nul doute que le destinataire s'en réjouit. Mais le premier ministre de Louis XIV n'avait que faire de ce qui dut lui



*Jean-Baptiste Colbert, par Philippe de Champaigne (1655).
© Metropolitan Museum of Art (New York).*

paraître de la vaine littérature : on avait envoyé Vansleb remplir une mission, qu'il la remplisse et ne se croie pas permis d'y adjoindre des fantaisies.

Le 30 septembre, nouveau revirement de Colbert, qui écrivait de Versailles :

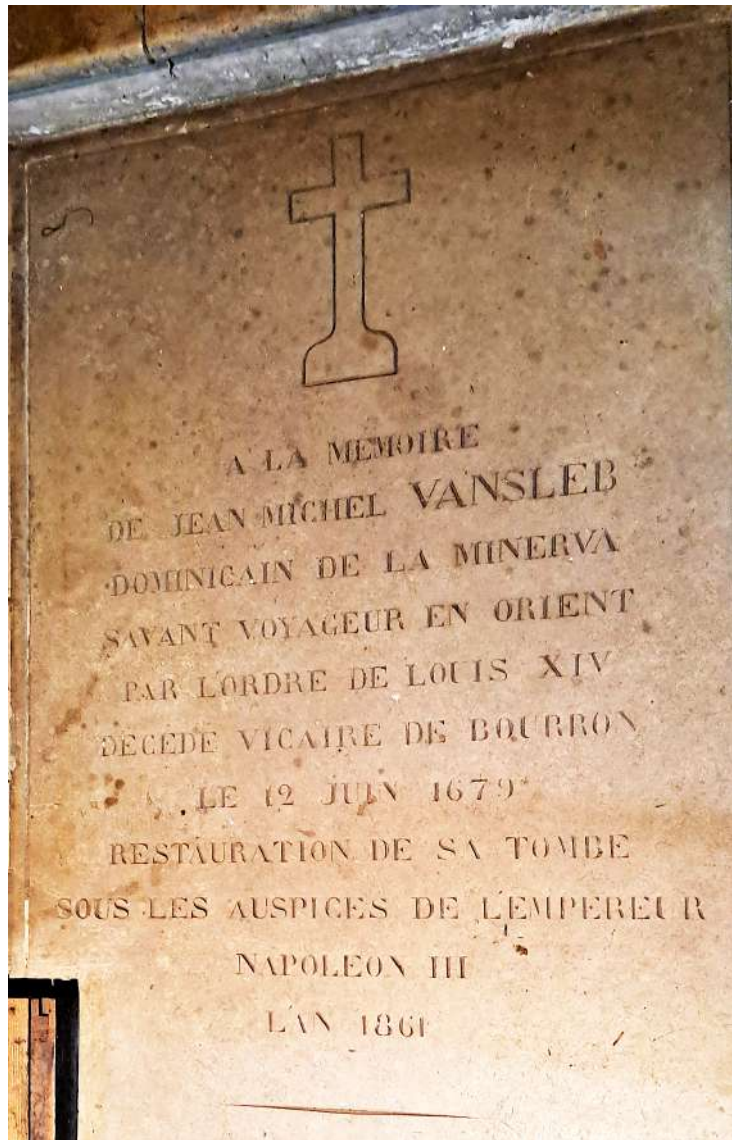
Je vous ay escrit à Constantinople le 4^e juillet et le 17^e aoust dernier pour vous dire de retourner promptement au Caire, pour tascher de ce lieu là d'entrer dans l'Ethiopie, pour y exécuter les points contenus en l'Instruction qui vous a esté remise entre les mains. Mais depuis, ayant changé de résolution, il est nécessaire que, du lieu où cette lettre vous sera rendue, vous vous mettiez en estat de revenir incessamment icy, où je vous expliqueray plus particulièrement mes intentions.¹³

Le ministre écrivait le même jour au Marquis de Nointel, l'ambassadeur de France à Constantinople, pour lui demander de veiller à ce que cet ordre soit exécuté, « estant important qu'il [Vansleb] n'exécute point les ordres que je luy ay cy devant donnez¹⁴ ». Il avait donc décidé de mettre fin à la mission de Vansleb, ou peut-être de lui en assigner une tout autre. L'intéressé reprit donc la mer et arriva à Toulon le 24 février 1676.

Commença alors pour Vansleb ce que Pougeois a appelé le temps de la disgrâce. Alors que la dernière phrase de la lettre de Colbert du 30 septembre donnait à penser qu'on avait des intentions à son égard, le ministre refusa d'abord de le recevoir et, quand finalement il le fit, non seulement il n'exprima aucune intention mais il refusa d'accéder aux demandes de dédommagements du voyageur, que ses maigres émoluments et le retard mis à les lui faire parvenir avaient contraint à s'endetter. Les demandes, les supplications de Vansleb se succédèrent, qui se heurtèrent aux refus et aux silences du ministre.

L'attitude de Colbert ne laisse pas d'interroger. Pourquoi avait-il changé d'avis entre le 4 juillet et le 30 septembre 1675 ? Pourquoi, alors qu'il exprimait le 30 septembre son dessein d'expliquer plus particulièrement ses « intentions » au voyageur, il n'en fit jamais rien ? Il est vraisemblable, comme Pougeois et Hamilton s'accordent à le penser, qu'on avait jérémié contre Vansleb. Ludolf répandait des libelles fielleux¹⁵, mais, outre qu'on ne sait s'ils sont parvenus à l'oreille du ministre, leur effet a surtout été posthume. Les consuls avec lesquels Vansleb avait eu maille à partir au Levant avaient-ils fait parvenir leurs doléances à Colbert ? C'est possible. Pougeois pense particulièrement à Chambon, le consul à Smyrne, dont Vansleb eut particulièrement à se plaindre et le fit savoir véhémentement. Il y a aussi la fascination pour la magie qu'il a laissé transparaître dans sa correspondance et ses conversations : il avait recueilli sur le sujet des manuscrits arabes d'un grand intérêt, et on a parfois l'impression qu'il n'est pas loin de partager les croyances de leurs auteurs (ce dont Pougeois s'offusque, comme on peut s'en douter). Enfin, des rumeurs lui ont attribué des mœurs peu compatibles avec son statut de religieux, rumeurs sans véritable fondement¹⁶ auxquelles Pougeois oppose une plaidoirie chaleureuse et, dans l'ensemble, convaincante. Tout au plus pourrait-on peut-être invoquer – ce qui, à vrai dire, serait déjà beaucoup – une dilection excessive pour le breuvage qu'il appelle, dans son italien de clerc connaissant les psaumes, *quel pretioso liquore che da Dio è stato dato per rallegrare il cuore del huomo* (« cette précieuse liqueur donnée par Dieu pour réjouir le cœur de l'homme »)¹⁷. Tout cela a pu peser, encore que j'ignore ce que Colbert en a su, mais je crois tout simplement que celui-ci avait fini par prendre en grippe ce voyageur à l'humeur emportée et qui se donnait beaucoup trop d'importance. Et puis, comme Pougeois l'observe avec justesse, la disgrâce était prompte en ce siècle. Elle avait frappé dès 1673 Monsieur de Tiger, consul de France au Caire avec lequel Vansleb avait eu des relations parfois épineuses. Le marquis de Nointel la connut bientôt à son tour. Et Colbert lui-même n'y échappa pas à la fin de sa vie. Alors pourquoi aurait-elle épargné un roturier d'origine étrangère qui sacrifiait sans doute mal aux manières gourmées du royaume auquel les hasards de la vie l'avaient conduit à offrir ses services ?

Toujours est-il que, sans ressources, Vansleb fut contraint de vendre quelques-uns de ses précieux manuscrits et dut finalement quitter le couvent dominicain de la rue Saint-Jacques, où il n'était plus en mesure de payer sa pension. Pougeois le suit ensuite pas à pas dans le triste itinéraire de ses derniers mois de vie. Le 1^{er} avril 1678, il accepta l'hospitalité que Mathieu Langlois¹⁸, conseiller au Châtelet, lui offrait dans sa résidence d'Athis et il y habita durant quelques mois. Puis, du 5 au 7 septembre de la même année, il fut hébergé par le curé de Bois-le-Roi, avant de venir finalement chercher refuge chez le curé de Bourron d'alors¹⁹, auprès de qui il officia comme vicaire. Il s'éteignit le 12 juin 1679 et fut inhumé dans l'église de Bourron, devant l'autel de la Vierge. Pougeois raconte comment il a authentifié ses restes, leur a donné une sépulture plus digne d'eux et obtenu, grâce à l'intervention de Jacques-Joseph Champollion-Figeac, que Napoléon III accorde les subsides nécessaires à la réalisation d'une dalle où figurait l'épithaphe :



La pierre tombale de Jean Michel Vansleb, église de Saint-Sévère, Bourron-Marlotte. © Sophie A. de Beaune

À LA MÉMOIRE
 DE JEAN MICHEL VANSLEB,
 DOMINICAIN DE LA MINERVA
 SAVANT VOYAGEUR EN ORIENT
 PAR L'ORDRE DE LOUIS XIV
 DÉCÉDÉ VICAIRE DE BOURRON
 LE 12 JUIN 1679
 RESTAURATION DE SA TOMBE
 SOUS LES AUSPICES DE L'EMPEREUR
 NAPOLÉON III
 L'AN 1861

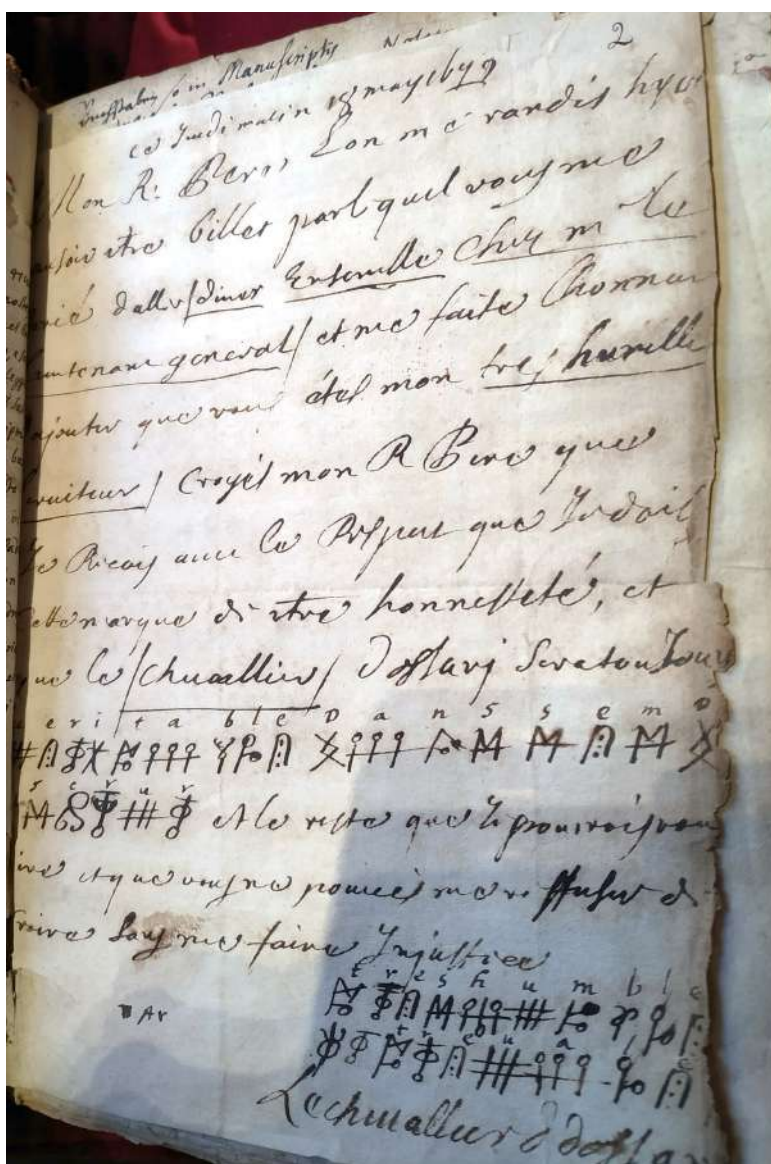
Avec cette épithaphe, le curé de Bourron achevait son œuvre de réhabilitation.

Annexe : une lettre reçue à Bourron par Jean Michel Vansleb

S'il n'y a pas de raison de douter que Vansleb ait scrupuleusement rempli à Bourron ses fonctions de vicaire (les archives départementales de Seine-et-Marne conservent ainsi la trace d'un baptême qu'il a administré), un document pourrait attester qu'il n'avait pas complètement rompu avec le tumulte du monde, et ce document m'a paru mériter une étude séparée.

Vansleb avait très probablement emporté ses manuscrits avec lui et peut-être y travaillait-il. Or Claire Bosc-Thiessé, qui a consacré des recherches aux manuscrits éthiopiens de la Bibliothèque nationale²⁰ m'a signalé, ce dont je lui rends mille grâce, qu'un des manuscrits de Vansleb y était conservé sous la même reliure que deux documents provenant de Bourron : une copie de l'acte de décès de Vansleb présentée comme « collationnée sur son original par moy, Michel Follet, prêtre, curé de la dite paroisse de Bourron, le vingt et un de mars mil six cent quatre vingt cinq » ; une lettre du chevalier d'Ossari au « Très-Révérend Père Vansle[b], jacobin, vicaire en la paroisse de Bourron »²¹. Cette lettre est datée du 18 mai 1679, ce qui signifie que Vansleb l'a reçue très peu de temps avant sa mort, si du moins elle lui est parvenue à temps.

Ce chevalier d'Ossari pourrait être le Sieur Costar, chevalier d'Ossari, à qui on a attribué un éloge funèbre de Blaise Pascal²². Qu'il ait témoigné de l'amitié à Vansleb confirmerait la sympathie que, selon Hamilton, les jansénistes avaient pour lui : opposés aux protestants sur la question de la transsubstantiation, ils ne pouvaient qu'apprécier l'apport de Vansleb²³. Bien qu'elle ne contienne rien d'autre que ce qu'on eût alors appelé des « honnêtetés », cette lettre montre que Vansleb avait encore au moins un soupçon de vie mondaine, puisqu'on y apprend qu'il a eu l'occasion de dîner chez un « lieutenant général » (il est difficile de dire de qui il s'agissait puisque beaucoup de représentants locaux du roi pouvaient porter ce titre). Des passages sont écrits avec un alphabet crypté, et leur translittération, pas toujours cohérente (un même signe est rendu une fois par un *s* et une autre fois, erronément, par un *m*), est sans doute le fait du destinataire.



Lettre du Chevalier d'Ossari à Vansleb, BNF, Eth. 153. © D. Casajus.

Cet alphabet n'est pas sans évoquer certains des alphabets répertoriés dans le *Kitab Shawq al-Mustaham*, ouvrage attribué à un auteur nabatéen du X^e siècle, Ibn Wahshiyya, et que Joseph Hammer a édité et traduit sous le titre : *Ancient Alphabets and Hieroglyphic Characters Explained : With an Account of the Egyptian Priests, their Classes, Initiation, and Sacrifices in the Arabic Language by Ahmad Bin Abubeker Bin Wahshih*²⁴. L'auteur y présentait des alphabets prétendument utilisés par des philosophes antiques (Platon, Pythagore, Socrate...) et s'y livrait à des spéculations sur l'origine et la signification des hiéroglyphes. On sait que Athanase Kircher avait eu en main une copie de ce livre²⁵, et il n'est pas interdit de supposer que Vansleb en a pris connaissance par son intermédiaire. Pour certaines lettres, l'inspiration pourrait être venue de Kircher lui-même : elles évoquent les caractères d'un alphabet « fleuri » que celui-ci présente dans son *Oedipus Aegyptiacus* comme « hébreu ou samaritain » (*floridus character [...] quem & hebreum sive samaritanum diximus*)²⁶. D'autres lettres enfin rappellent lointainement l'alphabet grec : le *s* est une sorte de *sigma* majuscule basculé sur le côté et barré d'un trait horizontal, le *l* et le *n* évoquent un *lambda* et un *nu* « fleuris » et mis tête en bas, le *e* fait songer à un *epsilon* lui aussi basculé sur le côté... On peut donc se poser la question de savoir si l'alphabet utilisé par le chevalier d'Ossari n'est pas un bricolage pour lequel Vansleb se serait librement inspiré de plusieurs sources et qu'il aurait communiqué à son correspondant. J'espère pouvoir consacrer de plus amples recherches à l'auteur de cette lettre et à ce curieux alphabet, mais, en attendant, voici le déchiffrement (provisoire et partiel) que je soumetts à la sagacité des lecteurs :

Au verso de la lettre (non reproduit ici) :

Mon révérend pere
Le tres R^d père vansle [*sic*] Jacobin
vicaire en la paroisse de Bourron
Bourron

Au recto :

Ce Jeudi matin 18 may 1679
Mon R^d Père, l'on m'a randu [*sic*. *Lecture hypothétique*] hyer
au soir votre billet par lequel vous me
prié [*sic*] d'aller dîner Ensemble chez M le
Lieutenant general / et me faite [*sic*] lhonneur
d'ajouter que vous êtes mon tres humble
serviteur / Croyez mon R Père que
je Recois [*sic*] avec le Respect que je dois
cette marque de votre honnesteté, et
que le /chevallier/ d'Ossari sera jousjours
veritable dans ses d[*i*]-
sc[o]ur [discours ?] et le reste que je pourrais vous
dire et que vous ne pourrez me reffuser de
croire sans me faire Injustice
tres humble
votre vale[t] [*lecture très hypothétique*]
Le chevalier d'Ossari

Dominique CASAJUS

¹ Je n'ai pas identifié avec certitude ce J. Pougeois, mais il pourrait s'agir de Julien Pougeois, un frère de Louis-Alexandre.

² Sur Pougeois historien, voir l'article (assez sévère) d'Albert DIDON, « Louis-Alexandre Pougeois : un historien dans le siècle », *Les Amis de Bourron-Marlotte*, 38, 1997 : 15-18.

³ On trouve des éléments biographiques, outre dans l'article cité à la note 2, dans Bernard HAUVILLER, « Louis-Alexandre Pougeois, curé de Bourron de 1848 à 1872 », *Les Amis de Bourron-Marlotte*, 38, 1997 : 10-13, article dont une annexe est consacrée à Vansleb.

⁴ Alistair HAMILTON (dir.), *Johann Michael Wansleben's Travels in the Levant 1671-1674. An Annotated Edition of His Italian Report*, Leiden/Boston, Brill, 2018 : 1. Vansleb a aussi droit à une notice, exagérément sévère à mon avis, due à Sylvette LARZUL dans le

Dictionnaire des orientalistes (François POUILLON *et al.*, Paris, Karthala, 3^{ème} édition 2012 : 1008-1009). Un livre consacré à Vansleb et son maître Ludolf vient également de paraître : Asaph BEN-TOV, Jan LOOP et Martin MULSOW (dir.), *Hiob Ludolf and Johann Michael Wansleben. Oriental Studies, Politics, and History between Gotha and Africa, 1650-1700*, Leiden/Boston, Brill, 2023.

⁵ Louis-Alexandre POUGEOIS, *Vansleb, savant orientaliste et voyageur, sa vie, sa disgrâce, ses œuvres*, Paris, Garnier et Pougeois, 1869 : xv.

⁶ Pour retracer cette histoire, je me suis appuyé, pour l'essentiel, sur le *Vansleb* de Pougeois, sur les ouvrages de HAMILTON et de Asaph BEN-TOV *et al.* cités à la note 4, ainsi que sur Alessandro BAUSI, « Johann Michael Wansleben's manuscripts and text's. An update », dans Bausi *et al.*, *Essays in Ethiopian Manuscript Studies*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2015 : 197-243.

⁷ Ludolf appelle dans son latin *ethiopia lingua* et les sources anglaises appellent encore *ethiopic language* la langue qu'on appelle en français le guèze (je remercie Claire BOSC-THIESSE et Anaïs WION, spécialistes au CNRS des études éthiopiennes, pour ces précisions).

⁸ BAUSI, *op. cit.*, 2015.

⁹ Hujus libri gratia inter cætera Anno 1664, iter in Ægyptum suscipiebam, eo fine, si fortè ibi, vel in Æthiopia illum acquirere possem, instructus ad hoc iter rebus necessariis à quodam Principe Germaniæ. [...] Ex hujus porrò libri lectione, Divina favente gratia, manifestò didici, esse falsissimam Lutheranorum jactantiam, de concordia ipsorum cum Aethiopiis : quin immò hoc cognovi, Ecclesiam Aethiopicam (antiquam tamen, & antequam ab Ecclesia Romana defecerat) in omnibus ferè fidei articulis unum idemque sentire cum eadem Ecclesia Catholica [...] Aliaque multa quæ Romana Ecclesia, & docet, & sequitur ; prout clare ea omnia in Annotationibus ad hunc librum Synodorum, suo quæque loco a me demonstrabuntur. Proindeque non dubitavi Haeresin Lutheranorum statim Romæ abjurare, & pro gloria Dei, sanctæque Matris Ecclesiæ defensione calamum arripere, hunc librum interpretari, & notis illustrare, quò tandem universo orbi constet, quàm inane sit Haeticorum ad Orientales Ecclesias perfugium. (dans Joan. Michael VANSLEBIUS, *Conspectus operum aethiopicorum*, Paris, Imprimerie royale, 1671 : 17 et 19).

¹⁰ POUGEOIS, *op. cit.*, 1869 : 28.

¹¹ Henri Auguste OMONT, *Missions archéologiques françaises en Orient aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, Imprimerie nationale, I, 1902 : 158.

¹² OMONT, *op. cit.*, 1902 : 159-161.

¹³ OMONT, *op. cit.*, 1902 : 162.

¹⁴ OmonT, *op. cit.*, 1902 : 161-162.

¹⁵ Libelles dont, au contraire d'un Pougeois qui ne manque pas une occasion de parler en mauvaise part des protestants, je pense qu'ils devaient au moins autant à l'*invidia doctorum* qu'à l'hostilité envers l'Église romaine. Comme le disent Alaistar HAMILTON et Maurits VAN DEN BOOGERT, « ... la biographie de Vansleb par Pougeois est, dans l'ensemble, bien informée et fiable, mais aussi [...] lourdement partielle (*heavily biased*) » (dans HAMILTON et VAN DEN BOOGERT (dir.), *Johann Michael Wansleben's Travels in Turkey, 1673-1676. An Annotated Edition of His French Report*, Brill, Leiden/Boston, 2023 : 27).

¹⁶ Le Père Nicéron s'étend longuement sur ces rumeurs (Jean-Pierre NICÉRON, « Jean Michel Wansleb », dans *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la République des Lettres avec un catalogue raisonné de leurs ouvrages*, Paris, chez Briasson, 1734, tome XXVI : 7-17), mais, dans le journal de Vansleb auquel il prétend renvoyer, on est bien en peine de trouver ce sur quoi il appuie ses accusations.

¹⁷ Dans HAMILTON, *op. cit.*, 2018 : 38. À vrai dire, les passages du journal de Vansleb auxquels Hamilton renvoie ne sont pas aussi parlants qu'il le dit. Tout au plus peut-on retenir que Vansleb consommait plus de vin que les mahométans, ce qui est dans l'ordre des choses.

¹⁸ Pougeois donne l'orthographe « Langeois », mais il s'agit certainement d'une coquille. Philippe ROSSET mentionne un « Mathieu Langlois », en poste de 1774 à sa mort en 1717, dans son article « Les conseillers au Châtelet de Paris à la fin du XVII^e siècle (1661-1700) », *Bibliothèque de l'école des chartes*, tome 143 : 117-152 (à la page 140), et c'est l'orthographe retenue par Hamilton (*op. cit.*, 2018 : 38), ainsi que par Gilbert-Robert Delahaye dans son article « Destins parallèles de deux orientalistes : Johann Michaël Vansleb et Antoine Galland », dans *La construction du grand auteur. Actes du 134^{ème} Congrès national des sociétés historiques et scientifiques*, « Célèbres ou obscurs : hommes et femmes dans leurs territoires et leur histoire », Bordeaux, 2009, Paris, Éditions du CTHS, 2011 : 93-105, à la page 100.

¹⁹ De ce curé, Pougeois ne donne que le nom, qu'il orthographie « Texier ». Selon Bernard HAUVILLER (« Histoire des anciens curés de Bourron-Marlotte. 3^{ème} partie », *Les Amis de Bourron-Marlotte*, 42, 2000 : 6-10, à la page 8), il s'appelait en fait Jacques Tixier.

²⁰ Voir son « Ethiopian Manuscripts in Old Regime France and the Collection of the French National Library », *Rassegna di Studi Etiopici*, 2022, 6, 3^e serie, (LIII) : 153-188.

²¹ Bibliothèque nationale, fonds Éthiopien, Ms 153.

²² C'est Godefroi HERMANT (1617-1690) qui attribue cet éloge funèbre au chevalier d'Ossari. Il en donne le texte dans ses *Mémoires de Godefroi Hermant, docteur de Sorbonne, chanoine de Beauvais, ancien recteur de l'Université : sur l'histoire ecclésiastique du XVII^e siècle (1630-1663). Publiés pour la première fois, sur le manuscrit autographe et sur les anciennes copies authentiques, avec une introduction et des notes, par A. Gazizet* (Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1905-1910 : 512-516). Jean MESNARD conteste cette attribution (dans Blaise PASCAL, *Œuvres complètes. Texte établi, présenté et annoté par Jean Mesnard*, Paris, Desclée de Brouwer, 1964, I : 941). Voici ce que Dom Clémencet (1703-1778) nous dit du chevalier d'Ossari dans son *Histoire littéraire de Port-Royal* (Bibliothèque Mazarine, Ms 4534/9) : « Gentilhomme Lionnois. C'est tout ce que nous en savons, n'ay^t pu rien découvrir du reste de sa vie, sinon qu'on lui attribue les Dialogues dont nous allons parler. ». Suit le titre des dialogues en question : « Octave ou Dialogues familiers sur les disputes du tems, 1663. pp. 78 in-4^o », ainsi qu'un résumé où il apparaît que, bien que l'auteur affirme n'être ni moliniste ni janséniste, il s'agit d'une défense du jansénisme reprenant l'argumentation des *Provinciales*. Le chevalier d'Ossari n'apparaît pas, que je sache, dans le *Port-Royal* de SAINTE-BEUVE.

²³ Voir HAMILTON, *op. cit.*, 2018 : 42.

²⁴ Londres, Bulmer and Co, 1806 ; voir notamment les alphabets reproduits en pages 36 et 48 du texte arabe.

²⁵ Voir Johanna DRUCKER, *Inventing the Alphabet*, Chicago/Londres, University of Chicago Press, 2022 : 69.

²⁶ Athanase KIRCHER, *Oedipus Aegyptiacus*, Rome, Tipographia Vitalis Mascardi, II, 1 : 105.